

# << Si on te gifle sur la joue droite... >>

**Homélie du P. Christian Delorme pour la  
célébration des funérailles de Jean-Marie Muller,**

Fleury-les-Aubrais, lundi 27 décembre 2021.



Quel texte d'Évangile allions-nous prendre pour cette célébration de « l'à-Dieu » à Jean-Marie ? Quel passage apparaîtrait le plus en cohérence avec la vie de l'auteur de *L'Évangile de la non-violence* ?

Évidemment, en préparant, nous avons songé au « Discours des Béatitudes », cher à la plupart d'entre nous, et cher notamment à Gandhi ou encore à Théodore Monod, cette sorte de « charte » donnée par Jésus à ses disciples, qui résume tout son enseignement et, plus encore, tout le témoignage de sa vie. Une charte dont nous connaissons deux versions - celle de l'Évangile de Matthieu et celle de l'Évangile de Luc -, ce qui indique que Jésus a forgé progressivement ce discours au contact des foules.

Hélène, l'épouse de Jean-Marie, a proposé le passage de l'Évangile de Luc que nous venons d'entendre, ces douze versets regroupés habituellement sous le titre « L'amour des ennemis » (Luc 6, 27-38). Celui-ci s'inscrit, au demeurant, dans le corps du Discours des Béatitudes ; il constitue une part de son développement. Après avoir énoncé celles et ceux qu'il proclame « *bienheureux* », Jésus, en effet, décrit plus précisément ce que c'est qu'être pauvre, affamé, affligé, haï, insulté à sa suite. Il poursuit, ainsi, son renversement des croyances et des valeurs habituelles. Après avoir promu les pauvres et annoncé le malheur pour les riches et les comblés de l'existence, voilà qu'il appelle les siens à l'amour des ennemis, les appelle à répondre à la haine par l'amour, à la violence par la douceur, au vol par le don...

C'est dans ce passage - vous l'avez entendu - que se trouve cette stupéfiante recommandation : « *À celui qui te frappe sur une joue, présente l'autre joue !* ». Oui ! stupéfiante invitation que peu d'entre nous, probablement, sommes capables de vivre. Qui ose enseigner cela à ses enfants ? Qui peut affirmer que si les hommes se conformaient à ce commandement, le monde s'en porterait mieux ? Aux jours de sa Passion, quand Jésus est giflé par un des gardes du Grand Prêtre Hanne (Jean 18, 22-23), il ne tend pas l'autre joue, mais interroge : « *Si j'ai mal parlé, montre en quoi ; si j'ai bien parlé, pourquoi me frappes-tu ?* ».

Un adulte qui gifle un autre adulte, cela a toujours été considéré de tout temps - et jusqu'à aujourd'hui - comme une humiliation grave. Dans les sociétés antiques, y compris dans la société juive du temps de Jésus, de fortes amendes pouvaient être infligées à ceux qui agissaient ainsi, surtout en cas de soufflet donné d'un revers de main plutôt qu'avec la paume (nous allons voir pourquoi). En délivrant cette instruction à ses disciples, Jésus est ainsi parti d'une situation bien réelle, prenant le contre-pied des dispositions juridiques qui prévoyaient même la loi du talion : une gifle infligée en réponse à une gifle reçue.

Qu'a voulu dire le rabbi de Nazareth ? Pourquoi cette injonction si déconcertante ? Et pourquoi Hélène a-t-elle désiré, par fidélité à Jean-Marie (et fidélité à elle-même), nous la faire entendre plus spécialement, en ce jour si singulier ?

Bien entendu, cet appel à tendre l'autre joue après avoir été souffleté sur une première, ne saurait être compris comme une soumission à la méchanceté ou comme une incitation à démissionner en face de l'injustice. Depuis le *Magnificat* chanté par Marie dans ce même Évangile de Luc jusqu'aux récits de la Passion des quatre évangélistes, le Nouveau Testament est rempli de protestations contre les injustices. Mais à travers les différents exemples de ce passage communément appelé l'enseignement sur l'amour des ennemis, Jésus veut nous faire sortir de l'esprit de vengeance, et même de l'esprit légaliste, esprit qui, en définitive, ne met pas fin au cycle de la violence.

Dans la version de l'Évangile de Matthieu (5, 38-48), il est précisé dans la bouche de Jésus : « *Qui te gifle sur la joue droite, tourne vers lui l'autre aussi !* ».

Précédemment, j'ai rappelé que, dans les lois de l'Antiquité, il était considéré comme plus grave de souffleter un homme avec le revers de la main, davantage que le gifler avec la paume. De fait, quand un droitier gifle un adulte sur sa joue droite avec le revers de sa main droite, il ne le regarde pas, il n'a pas à se confronter à l'expression de son visage. En revanche, si le droitier utilise la paume de sa main droite, alors c'est la joue gauche qu'il frappe, et son regard ne peut pas ne pas croiser le regard de sa victime. Deux humanités sont alors en présence. Il est certainement plus difficile de maltraiter un homme en regardant son regard plutôt qu'en le fuyant. Quand Jésus fut frappé par le serviteur du Grand Prêtre Hanne (Jean 18, 22-23), et qu'il lui demande : « *Pourquoi me frappes-tu ?* », on peut imaginer que les regards des deux hommes se sont rencontrés, et peut-être l'homme d'armes a-t-il éprouvé quelques remords, début d'une conversion possible ?

Jean-Marie a eu un jour l'opportunité, m'a rapporté Hélène, de parler de cette question de gifle avec un rabbin. Ce dernier lui avait donné un éclairage qui l'avait particulièrement séduit. « *La joue gauche*, lui avait dit le rabbin, *c'est la joue qui appelle les caresses* (en tout cas de la part d'un droitier !). *Dès lors, si Jésus a dit cela, on peut penser que c'est afin d'ouvrir la voie à la tendresse, et de briser le cycle de la violence* ». Pour Jean-Marie et pour Hélène, le commandement de tendre l'autre joue vient ainsi rompre la logique meurtrière du mimétisme mise en évidence par le philosophe René Girard.

Comme beaucoup de celles et de ceux qui sont ici présents dans cette église de Fleury-les-

Aubrais, Jean-Marie entretenait un rapport conflictuel avec l'Église et, plus largement, avec les traductions historiques du christianisme qui se sont accommodées de la violence, notamment avec la doctrine dite de la « guerre juste ». Plus de cinquante ans durant — cela a été largement rappelé dans la première partie de cette célébration, Jean-Marie a dénoncé les « *faux dieux* », y compris ceux revêtus d'habits prétendument bibliques et évangéliques qui ont permis de sacraliser la violence. Ceux-là, il voulait les « *désarmer* » comme le développe un de ses livres. Mais Jean-Marie n'aura jamais renoncé à défendre la vérité d'un Christ non-violent, un Christ qui accepte de prendre sur lui la violence du monde afin d'en manifester l'horreur, et qui refuse évidemment le recours à la violence comme mode de résolution des conflits et comme chemin de Salut.

Tout l'Évangile nous fait voir et entendre un Christ qui, par son témoignage, fait barrage à toutes les violences : violences contre les pauvres, violences contre les exclus de la société et du Temple, violences contre les étrangers, violences contre les femmes et les enfants... et violences contre les auteurs de violences ! Jésus ne dit pas de rester passifs devant ces violences, mais il nous dit de ne pas répliquer — autrement dit « dupliquer » ces violences — aux méchants comme l'habitude en a été prise et instaurée. Son « non » à la violence est un « oui » actif à l'amour, à la réconciliation, à la justice, à la paix.

Merci, Jean-Marie, pour avoir été toute ta vie le défenseur du « Prince de la Paix », d'avoir ainsi promu le Dieu de miséricorde contre les faux dieux, d'avoir parlé « à temps et à contre-temps » pour dénoncer les compromissions des Églises avec la violence. Au soir de ta vie, tu auras eu la consolation d'entendre un pape François qui promet lui aussi la non-violence, et qui a récemment affirmé que la doctrine « de la guerre juste » ne peut plus être soutenue aujourd'hui. Le chemin reste encore long à parcourir. Mais « *we shall overcome* » !

